



**HAL**  
open science

# Nomades scythes et états grecs du nord de la Mer Noire (VIIe-IIe s. a.C.)

Christel Müller

► **To cite this version:**

Christel Müller. Nomades scythes et états grecs du nord de la Mer Noire (VIIe-IIe s. a.C.). Table Ronde Le monde de l'itinérance en méditerranée de l'antiquité à l'époque moderne: Procédures de contrôle et d'identification, 2004, Madrid; Istanbul, Espagne. pp.93-112. hal-01679978

**HAL Id: hal-01679978**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01679978v1>**

Submitted on 12 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## NOMADES SCYTHES ET ÉTATS GRECS DU NORD DE LA MER NOIRE (VII<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> S. a.C.)

Christel MÜLLER

L'un des points extrêmes de l'espace grec est constitué par les rivages du Nord de la mer Noire où le monde méditerranéen touche, au moins dans la partie occidentale de celle-ci, à la grande steppe eurasiatique (fig. 1), milieu par excellence du nomadisme pastoral. Cette intersection géographique est aussi une intersection ethnique et politique entre différents peuples : les Grecs venus s'implanter dans la région à partir de la 2<sup>e</sup> moitié du VII<sup>e</sup> s. et les multiples populations locales. Parmi ces "indigènes", certains, les Scythes, sont arrivés dans la région en même temps (à peu de choses près) que les Grecs et sans doute en plusieurs fois : on distingue en effet une première période scythe<sup>1</sup> aux VII<sup>e</sup>/VI<sup>e</sup> s., puis une seconde vague à partir de la fin du VI<sup>e</sup> s. qui se développe pour l'essentiel aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. Cette Scythie classique (la "grande Scythie" des historiens) disparaît brutalement vers 300 a.C., mais cela ne marque pas pour autant la fin de l'histoire scythe puisque au II<sup>e</sup> s. a.C. s'établit en Crimée, sans continuité apparente avec l'étape précédente, le royaume de la petite Scythie, connu surtout pour ses conflits avec les États grecs environnants et avec Diophantos de Sinope, général de Mithridate VI Eupator (annexe 5).

Les États grecs du Pont nord qui nous intéressent ici sont au nombre de trois : d'abord la cité d'Olbia située à l'embouchure du Bug et non loin de celle du Dniepr, et fondée vers 550 a.C. ; la cité de Chersonèse, l'actuelle Sévastopol, dans le Sud-Ouest de la Crimée, fondée dans le dernier quart du VI<sup>e</sup> s.<sup>2</sup> ; enfin le royaume du Bosphore qui se constitue progressivement sur le plan territorial à partir du dernier tiers du V<sup>e</sup> s. par l'agrégation de plusieurs cités coloniales, la plus importante d'entre elles étant Panticapée (act. Kerch), devenue la capitale. Ce dernier État couvre la presqu'île de

1. Sur la périodisation de l'histoire scythe, cf. Marchenko & Vinogradov 1989, à quoi on ajoutera désormais Ivantchik 2004.

2. Sur la date (controversée) de la fondation de Chersonèse, cf. Zolotarev 2003.

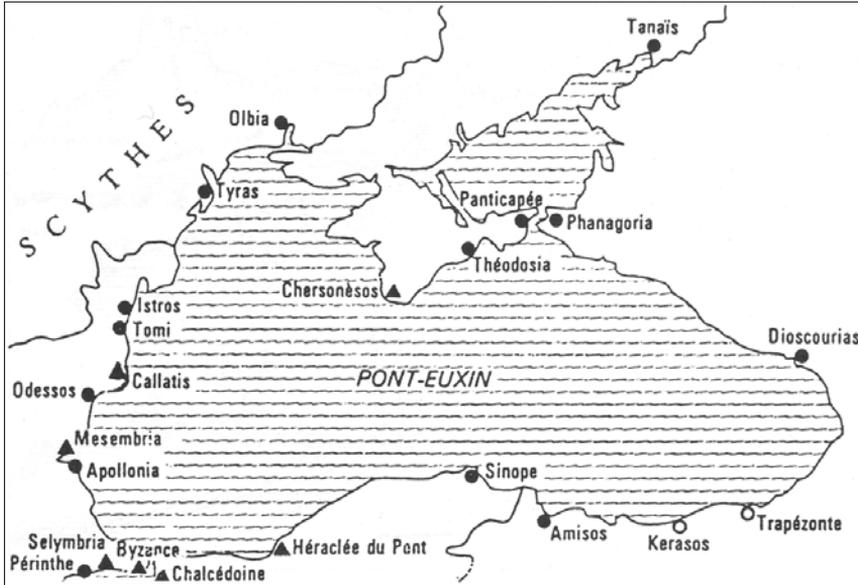


Fig. 1. Carte générale de situation d'après Dubois 1996).

Kerch et celle de Taman' (Russie actuelle) et son influence s'étend au III<sup>e</sup> s. a.C. jusqu'à l'embouchure du Don au nord-est où se trouve la cité de Tanaïs.

L'historiographie des rapports entre ces États grecs du Pont septentrional et les populations locales dont les Scythes, est une historiographie essentiellement russophone, marquée entre autres, sur le plan idéologique, par la représentation qu'avait le pouvoir soviétique de l'intégration des différents peuples des républiques de l'URSS, et, sur le plan méthodologique, par une très forte influence des théories essentialistes<sup>3</sup>, toujours prépondérantes à l'heure actuelle. Cette historiographie est ainsi hantée par le thème récurrent de l'identité des uns et des autres et de leur mélange potentiel, thème qui se décline selon deux lignes directrices majeures : d'une part la fascination pour "l'or des Scythes", situé à l'intersection du goût nomade et du savoir-faire grec ; d'autre part, selon des perspectives très traditionnelles, la classification ethnographique (Scythes/Grecs/autres "barbares"...), dont les catégories sont constituées d'après le matériel archéologique recoupé avec les informations contenues chez les auteurs anciens, en général dans le but de remonter aux origines de ces "ethnocultures". On est là très loin des analyses anthropologiques développées

3. Sur ces théories et sur les questions d'ethnicité pour cette région, cf. Müller 2007.

en 1980 par Fr. Hartog dans son *Miroir d'Hérodote*, où les Scythes n'existent plus qu'à l'état "imaginaire" d'Autres des Grecs<sup>4</sup>.

En-dehors de la question ethnique, on dispose de quelques travaux d'analyse politique et militaire dus à des épigraphistes, en particulier sur les conflits qui opposèrent le royaume de la Scythie de Crimée et les États voisins. Mais l'on trouve peu d'études relatives à d'autres aspects de ces relations : je ferai trois exceptions, d'abord pour l'ouvrage de l'ethnologue et historien A. M. Khazanov<sup>5</sup> sur le nomadisme (1984), dont les premières analyses portaient sur les Scythes ; ensuite pour une thèse, malheureusement inédite, due à M. Ju. Vakhtina<sup>6</sup> (1984) sur les contacts entre Grecs et Scythes à partir du matériel archéologique et enfin pour l'ouvrage récent de N. A. Gavriljuk sur l'histoire économique de la Scythie des steppes<sup>7</sup> (1999). Malgré cela, la question de la mobilité, entendue non pas seulement comme recherche d'un point d'origine et d'un point d'aboutissement de populations en déplacement, mais comme traversée d'un espace porteuse d'interférences potentielles entre des territoires et des hommes, n'a jamais vraiment été posée en tant que telle pour cette région : cela n'a rien pour étonner, si l'on songe au caractère très sensible du thème de la mobilité au sein même de l'espace soviétique, voire post-soviétique.

Cet état de faits n'est pas seulement le produit de l'historiographie : il est aussi le résultat de la situation documentaire et d'abord d'un déficit de sources concernant le thème précis qui nous occupe, à savoir le contrôle et l'encadrement des populations mobiles. Nous ne disposons pas de registres indiquant le passage de tel ou tel groupe sur le territoire des cités, ni le traitement qui leur était réservé. L'historien est en l'occurrence très dépendant – d'abord et avant tout et avec les avantages et les inconvénients que cela suppose – du récit d'Hérodote, puisque une grande partie du livre IV des *Histoires* est consacrée aux Scythes. Les sources archéologiques ne manquent pas, sous la forme de kourganes (terres funéraires) ou de sites pourvus d'un abondant matériel, mais leur interprétation se heurte constamment à la difficulté qu'il y a à identifier les occupants et, en particulier, à leur donner un nom. Restent les sources épigraphiques et numismatiques, à la fois les plus minces et peut-être les plus précieuses. D'une manière générale, les sources écrites sont donc hellénocentrées : il n'y a pas pour la région de sources écrites iranophones avant une époque bien postérieure, le 1<sup>er</sup> s. a.C., où apparaissent les premiers *tamgas* sarmates<sup>8</sup>.

4. Pour une autre approche de ces Scythes imaginaires, et en particulier leur idéalisation par les Grecs, cf. Lévy 1980.

5. Khazanov 1984.

6. Vakhtina 1984.

7. Gavriljuk 1999.

8. Jacenko 2001, 27.

Si la problématique est simple, les réponses le sont donc moins. Aussi ai-je tenté de reconsidérer les sources selon une perspective très “ciblée”, en m’interrogeant sur la mobilité, à partir de trois questions : comment reconnaît-on les nomades ou les populations mobiles dans les sources (identités) ? Où sont ces populations (territoires) ? Enfin, quelles sont les formes d’interaction, et entre autres de contrôle, entre les mobiles et les sédentaires ? Loin de moi l’idée d’une étude exhaustive : je m’attacherai surtout à envisager quelques pistes de réflexion et de méthode et à développer plusieurs exemples précis.

#### IDENTITÉS NOMADES : COMMENT LES NOMME-T-ON, COMMENT LES RECONNAÎT-ON ?

Première constatation : seuls les textes littéraires utilisent le terme “nomades” pour désigner certaines populations du Nord de la mer Noire ou les décrivent comme ayant des comportements nomades, au sens économique et social du nomadisme pastoral. C’est le cas d’Hésiode<sup>9</sup>, d’Eschyle<sup>10</sup>, de Pindare<sup>11</sup> et surtout d’Hérodote<sup>12</sup> (4.46-47 : annexe 1), contemporain de la période considérée qui a sans doute voyagé jusqu’à Olbia pontique, comme semblent le prouver certaines allusions de son livre IV. Les nomades par excellence sont, sur le plan ethnique, les Scythes, mais il n’y a jamais d’équivalence totale entre les deux. Une telle représentation est d’abord un *topos* : on la doit à l’origine aux auteurs anciens (elle se poursuit largement après Hérodote chez Strabon par ex.<sup>13</sup>), mais elle a eu une brillante postérité chez les modernes, au point que dans la bibliographie contemporaine il y a très souvent une confusion sémantique entre les deux<sup>14</sup>. Une lecture attentive du livre IV montre pourtant que les rapports entre nomadisme et ethnicité sont tout sauf simples. Ainsi, il y a des nomades non scythes (par ex. les Boudins, §108) et des Scythes non nomades : en particulier deux catégories, les Scythes “laboureurs” (§17 : *arotères* en grec) et des Scythes “cultivateurs”

9. Hés., *Catalogue des femmes*, fr. 150, v. 15 : “Scythes trayeurs de juments” (*hippèmolgoi*).

10. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, v. 708-711 : “les Scythes nomades qui habitent des demeures d’osier tressé, juchées sur des chars à bonnes roues, et suspendent à leurs épaules l’arc à longue portée” (trad. P. Mazon, CUF, 1931).

11. Pindare, fr. 105b : “chez les Scythes nomades, il erre loin de l’armée celui qui ne possède pas une maison portée sur un chariot”.

12. On se reportera à l’édition italienne des *Histoires* pour une introduction et des notes critiques à jour : Corcella *et al.* 1993.

13. Sur les Scythes chez Strabon, cf. Ciancaglini 2001.

14. Un bon exemple de cette assimilation est l’ouvrage d’Alexeev *et al.* 2001.

*geôrgoi* (§18), même si certains considèrent qu'il s'agit là d'une simple adaptation phonétique par Hérodote d'un terme non grec.

Tout l'intérêt des catégories que propose ce dernier, par rapport à la problématique du jour, est l'existence concomitante, parmi les Scythes, de nomades et de sédentaires avec différents stades intermédiaires entre les deux termes. Ainsi, on analyserait mieux, me semble-t-il, ce type de textes à partir des schémas des ethnoarchéologues de Cambridge comme R. Cribb<sup>15</sup>, qui considère le nomadisme et la sédentarité comme un *continuum* et non comme deux situations à la fois exclusives et irréversibles et qui rejette toute catégorie rigide (pur nomadisme, pure sédentarité, ou même semi-sédentarité). Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas, en termes chronologiques, des périodes plus propices à la sédentarisation : en particulier, la Scythie hellénistique est un État sédentaire<sup>16</sup>, dont on connaît la capitale Néapolis, ainsi que plusieurs établissements permanents fortifiés. Mais il est clair que dès l'époque d'Hérodote, il existe toute une palette de situations extrêmement variées sur le plan de la mobilité, ce qui conduit à nuancer la notion de "sédentarisation progressive" opposable à un nomadisme originel, selon le schéma proposé entre autres par N. A. Gavriljuk<sup>17</sup>.

Le deuxième constat concerne les sources épigraphiques : aucune inscription n'utilise le terme "nomades", sauf une épigramme funéraire de Panticapée de la basse époque hellénistique pour un Lysimaque tué par l'Arès des Nomades<sup>18</sup>, ce qui montre bien la valeur poétique et métaphorique du terme qui n'a rien ici de catégoriel. Le reste des inscriptions ne mentionnent que des ethnonymes : parmi les peuples nommés, on trouve des Scythes, mais aussi des Siraces, Saioi, Skiroi, Thisamates, Saudarates, Galates, Taures, Tauroscythes, Mixhellènes... Le point intéressant est que ces populations, toutes potentiellement menaçantes, se répartissent en deux catégories : les fixes et les mobiles, les fixes qui habitent la *chôra*, comme les Mixhellènes d'Olbia (τοὺς τὴν παρῴρειαν οἰκοῦντας Μιξέλληνας : les Mixhellènes qui habitent la plaine le long du fleuve) et les mobiles, dont le mouvement même est menaçant : c'est le cas du roi Saitapharnès qui s'avance εἰς τὸ πέραν, "de l'autre côté du fleuve" (Bug ?) et vient réclamer aux Olbiopolitains τὰ δῶρα τῆς παρόδου, "les cadeaux de son passage" (annexe 3). On sent ici la limite sémantique du terme "nomades" si l'on entend par là des tribus mobiles exclusivement caractérisées par le pastoralisme.

Le troisième point concerne la manière dont on peut ou l'on ne peut pas identifier les nomades ou tout au moins la mobilité dans les sources archéologiques.

15. Cribb 1991, en particulier le schéma de la p. 17.

16. Pour une mise au point récente sur la Scythie de Crimée, cf. Zaitsev 2001.

17. Gavriljuk 1989, 25, où elle distingue trois étapes selon un schéma "stadial" particulièrement développé dans l'historiographie soviétique.

18. CIRB 120.

Les populations locales du Pont nord, et en l'occurrence les Scythes, ont laissé deux types de structures : d'abord des habitats, comme les sites de Kamenskoe<sup>19</sup> (sur le Dniepr, essentiellement IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. a.C.) ou d'Elizavetovka<sup>20</sup> (sur le Don, dernier tiers VI<sup>e</sup>-début III<sup>e</sup> s. a.C.) ou, plus tard, la forteresse de Néapolis en Crimée à l'époque hellénistique, déjà évoquée. Il s'agit parfois de constructions précaires, comme les huttes coniques ou les cabanes semi-enterrées à Lysaia Gora<sup>21</sup> près de Kamenskoe, mais dotées d'un certain degré de permanence qui montre qu'une partie de ces *ethnè* était sédentarisée, même si cela n'est pas exclusif des activités pastorales.

Deuxième type de monuments : les kourganes, c'est-à-dire les tertres funéraires qui sont l'un des éléments marquants du paysage nord pontique à cause de leur forme, mais surtout de leur nombre (Gavriljuk<sup>22</sup> en compte env. 3 000 pour la Scythie des steppes). Les kourganes intéressent le thème de la mobilité à deux titres : d'abord par le matériel qu'ils contiennent, ensuite par leur localisation. Sur le premier point, nous avons une certaine idée des attributs archéologiques du nomadisme, aussi bien par les descriptions d'Hérodote que grâce au travail des ethno-archéologues qui nous offrent des éléments de comparaison avec les sociétés nomades contemporaines : un matériel aisément transportable en est la caractéristique principale<sup>23</sup>. Sur ce point les kourganes gelés de Pazyryk dans l'Altai (Sibérie méridionale, VI<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. a.C.)<sup>24</sup> sont plus parlants que ceux de la mer Noire, à cause des conditions exceptionnelles de conservation des objets : ils contiennent notamment un grand char en bois haut de trois mètres, des récipients en bois, des tables démontables, des sacs, des poches, des boîtes en cuir et des tapis. Il s'agit ici d'assemblages qui permettent de caractériser les occupants en termes de mobilité et pas seulement en termes d'ethnoculture. Les kourganes de la mer Noire et du Caucase sont au contraire généralement décrits et répartis selon des critères chronologiques, ethniques et sociaux, sans que la question de la mobilité soit systématiquement posée par l'archéologue : ainsi le kourgane de Solokha<sup>25</sup>, situé dans une zone steppique de la rive gauche du Dniepr (fig. 1), est qualifié de "royal" à cause

19. Cf. pour les recherches récentes sur ce site et ses environs : Gavriljuk 1994 et, surtout, 1999.

20. Ce site a fait récemment l'objet d'une importante publication bilingue germano-russe : Marchenko *et al.* 2000.

21. Gavriljuk 1989, 27.

22. Gavriljuk 1999, 18. Il s'agit du nombre de kourganes toutes époques confondues, mais sans la région du Caucase nord.

23. On se reportera aux inventaires établis pour les communautés nomades du Proche-Orient par Cribb 1991, 70-73.

24. Alexeev *et al.* 2001, 132-136, pour une première approche et, plus récemment, Guljaev 2005, 361-374.

25. Alexeev *et al.* 2001, 128-131 et Guljaev 2005, 32-38.

de la richesse des objets découverts, tandis que le reste du matériel, en particulier, la présence de chevaux enterrés avec leurs maîtres ou d'arcs et de flèches, ne permet pas de caractériser le degré de mobilité des occupants ; à l'inverse, l'existence de deux sépultures dans le kourgane, l'une de l'extrême fin du V<sup>e</sup> s. (410-400 a.C.), l'autre du premier quart du IV<sup>e</sup> s. (400-375 a.C.), accrédiète plutôt l'idée d'un tombeau familial et donc celle de la sédentarité des occupants. Le deuxième point, la localisation des kourganes, nous amène à la question suivante, celle des rapports entre nomades et territoire : pouvons-nous localiser les nomades et reconnaître leurs parcours ?

### TERRITOIRES ET PARCOURS NOMADES

Si les populations mobiles de l'époque hellénistique sont faciles à localiser (elles sont dans la *chôra* des cités ou aux marges de celle-ci), il en va différemment à l'époque classique. Revenons à Hérodote. L'un des grands exercices du commentaire du texte hérodotéen est la localisation sur une carte des peuples décrits. On soulignera d'entrée de jeu à quel point l'opération paraît vaine, non parce que ces peuples seraient imaginaires au sens où l'entend Fr. Hartog, mais parce qu'il semble absurde avant toute chose de vouloir faire coïncider la carte actuelle avec la représentation de l'*oikouménè* au V<sup>e</sup> s. On en veut pour preuve les seize tentatives effectuées par les commentateurs pour localiser les Boudins, telles que les rapporte B. A. Rybakov en 1979<sup>26</sup>. La "géographie relative" proposée par l'historien d'Halicarnasse (4.17-20) n'est guère plus instructive : *grosso modo*, plus on est proche d'Olbia, plus les peuples sont à la fois hellénisés et sédentaires et plus on s'en éloigne, plus ils sont nomades et barbares (fig. 2), ce qui relève là encore du *topos*. On en retiendra simplement que, dans ce schéma-là, les nomades ne sont pas perçus comme étant aux marges de la cité, ce qui est en complète contradiction avec l'histoire du roi Skylès dont le même Hérodote (4.78) nous raconte comment il se rendait parfois dans la "ville des Borysthénites" (Olbia très certainement) et, laissant sa troupe dans le faubourg (*proasteion*), adoptait le costume et le genre de vie grecs. On voit bien ici, par le récit même d'Hérodote, que les nomades scythes sont parfaitement susceptibles de se trouver aux portes de la cité.

Au-delà de cette ethnonymie déployée dans l'espace, il existe un "territoire scythe". Et le paradoxe de ces États grecs à la fois fragiles et dévoreurs d'espace est qu'ils sont installés au milieu de ce territoire, décrit comme la Scythie. Là encore Hérodote nous surprend : dans sa description géographique du Pont nord, il explique qu'Olbia est située "juste au milieu du front de mer de la Scythie" (§ 17). Ce n'est donc pas seulement qu'il y a des Scythes ou d'autres "barbares" sur le territoire d'Olbia ; il s'agit bien d'une interférence des territoires. Cette Scythie apparaît aussi dans les

26. Rybakov 1979.

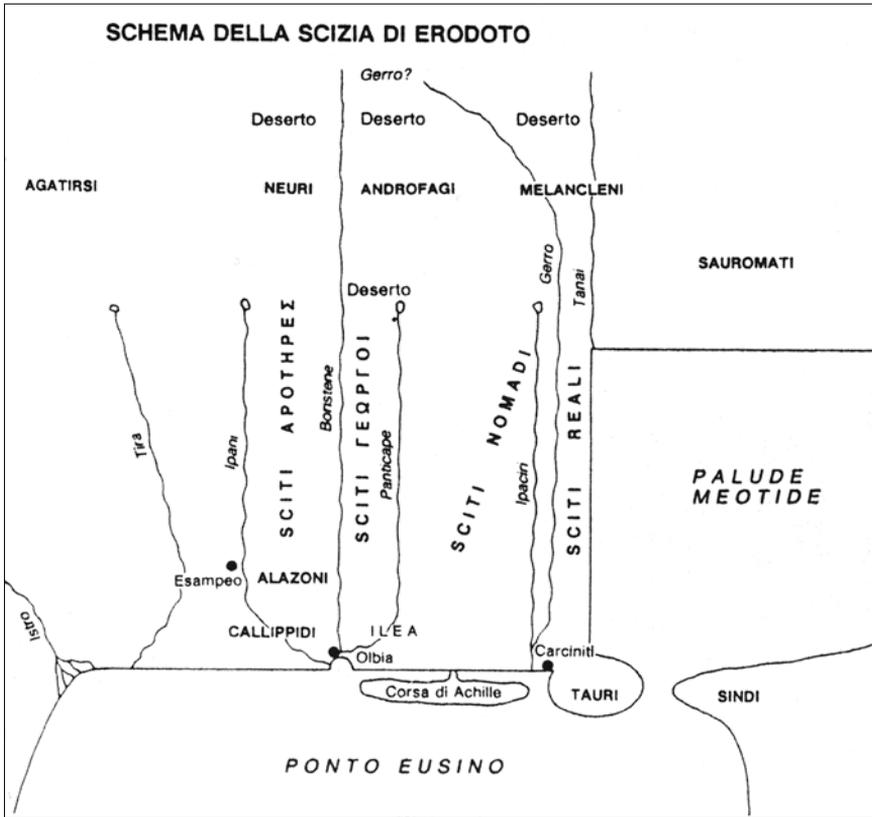


Fig. 2. Schéma de la Scythie selon Hérodote (d'après Corcella *et al.* 1993).

inscriptions, comme dans cette épitaphe de Panticapée<sup>27</sup> où un certain Hékataios est mort “en terre scythe” (fin IV<sup>e</sup> ou début III<sup>e</sup> s.) ou encore dans une épigramme d’Olbia non antérieure au II<sup>e</sup> s. a.C.<sup>28</sup>, où la *polis* est appelée “ville de Scythie”. On peut objecter bien sûr que cette Scythie n’a d’existence que poétique ou au mieux, chez un Hérodote, géographique : il s’agit d’une région placée pour lui sur une carte au même titre que la Libye ou l’Europe. De fait, Hérodote cherche à en calculer les dimensions (§ 99) et aboutit au résultat selon lequel la Scythie forme un carré de 4 000 stades de côté (§ 101 ; fig. 2). Pourtant, il me semble que l’on peut aller plus loin et montrer qu’il y a une réelle territorialisation du pays des Scythes. Il n’y a pas de paradoxe à parler de

27. CIRB 117.

28. IOSPE I<sup>2</sup>, 226.

“territoire nomade”<sup>29</sup>, comme on le voit à travers les études menées par les ethnologues contemporains et comme on le perçoit aussi chez l'historien d'Halicarnasse pour qui nomadisme et autochtonie ne sont pas incompatibles : ainsi les fameux Boudins, déjà évoqués, sont à la fois “autochtones et nomades” (§ 109). Pour les Scythes, la situation est un peu plus complexe, mais leur autochtonie est démontrée de manière indirecte par une comparaison entre les Athéniens et eux, les Athéniens étant les autochtones par excellence (§ 99).

Enfin, parmi toutes les notations spatiales d'Hérodote à propos des Scythes, un point précis émerge, car il renvoie à une situation concrète éventuellement identifiable : le passage du Bosphore cimmérien (détroit de Kerch)<sup>30</sup> (fig. 1) par des tribus nomades à la recherche d'un hivernage. La territorialité, on l'a vu, n'est pas l'apanage des États sédentaires ; simplement le rapport au territoire n'est pas le même dans les deux cas : celui-ci se définit pour les nomades d'abord comme un “terrain de parcours”<sup>31</sup> destiné à satisfaire les besoins alimentaires des animaux, en l'occurrence les chevaux et le bétail. Le passage du détroit de Kerch n'est certainement pas l'unique “parcours”, mais c'est le seul dont il reste une trace dans les sources écrites. Hérodote explique ainsi que la rigueur de l'hiver dans le Pont nord fait geler la mer et le Bosphore cimmérien tout entier, “de sorte que les Scythes établis en-dehors du fossé, passent en masse sur la glace et y conduisent leurs chariots pour aller dans le pays des Sindes” (4.28 : annexe 2). Le même mouvement est également évoqué dans une scholie d'Aristophane<sup>32</sup>. D'autres auteurs, comme Strabon (7.3.18) ou Pline (*Nat.*, 4.12.87), confirment la traversabilité du détroit l'hiver. L'intérêt de ces notations est de montrer le caractère périodique d'une migration qui trouve son point d'aboutissement dans le Caucase nord et plus précisément dans la région du Kuban' (le “pays des Sindes”), même s'il est plus difficile d'établir avec certitude le point d'origine occidental, qui serait la Crimée orientale selon V. F. Gajdukevich ou la Scythie des steppes selon M. Ju. Vakhtina<sup>33</sup>. L'hypothèse trouve confirmation, selon Vakhtina, dans l'archéologie, d'abord à cause de la découverte d'objets des steppes dans la région du Kuban' et inversement d'objets caucasiens dans la région du Dniepr, mais aussi et surtout à cause de la présence, sur le parcours concerné, de kourganes témoignant de ce passage : c'est ainsi que sont

29. Ainsi Bourgeot & Guillaume 1986b, 15.

30. Sur cette question, on se reportera avec profit aux réflexions de Vakhtina *et al.* 1980, qui relèvent avec justesse l'absence d'étude fiable sur les parcours réels des hordes scythes nomades dans la mer Noire.

31. Bourgeot 1986, 146.

32. Schol. ad Arist., *Oiseaux*, v. 942.

33. Vakhtina *et al.* 1980, 157.

interprétés les kourganes archaïques<sup>34</sup> de Temir-Gora près de Kerch, de Filatovka près de Perekop et de Cukur<sup>35</sup> dans la Péninsule de Taman', tout le raisonnement reposant en l'occurrence sur les analogies entre ces sépultures et celles de la région du Dniepr.

Pourtant, s'il paraît légitime et utile d'établir ainsi des "parcours" de nomades, les sources archéologiques ne sont évidemment pas en mesure de fournir une quelconque indication sur le contrôle de ces populations mobiles, qui dans leurs pérégrinations traversent ou longent des territoires civiques, celui de Panticapée dans la péninsule de Kerch ou celui d'Hermonassa et de Phanagorie dans celle de Taman'. Nous n'avons aucun moyen de savoir par exemple si les cités exerçaient un contrôle sur la construction de ces sépultures : il est très douteux qu'elles l'aient fait de toute manière compte tenu des rapports de force existant entre les nomades (ou les populations mobiles) et les sédentaires, ce qui m'amène à mon troisième point, celui des interactions entre ces deux catégories.

#### INTERACTIONS : ÉCHANGES, TRANSACTIONS, CONTRÔLE

Ces interactions s'organisent, pour faire bref, selon trois modalités principales : la complémentarité et l'échange ; la négociation et/ou la domination ; la violence et le conflit.

La complémentarité entre populations nomades et sédentaires est un élément sur lequel les ethnologues insistent toujours beaucoup<sup>36</sup>, car il fait intervenir la notion de "niche écologique" ou "socio-économique" et l'interdépendance économique des deux catégories. Cette complémentarité est tout à fait perceptible dans les sources qui nous concernent, à commencer par Hérodote. Les Scythes se révèlent ainsi des gens utiles aux sédentaires, car ils leur fournissent des informations sur les populations éloignées justement grâce à leur mobilité et à leur diversité linguistique (ils utilisent jusqu'à sept langues différentes : 4.24) : une partie des informations dont dispose Hérodote vient, du reste, des Scythes eux-mêmes qu'il a interrogés à Olbia. Autre forme de complémentarité : le commerce et les échanges. Si l'on a renoncé aujourd'hui à voir dans les Scythes "laboureurs" (ἀροτῆρες, 4.17) de grands exportateurs de blé en direction des cités grecques<sup>37</sup>, les échanges évoqués par Strabon à propos de

34. Vakhtina 1990.

35. Vakhtina 1993.

36. Cf. à titre d'exemple, l'étude menée sur les "peripatetic people" du Pakistan, dont le nomadisme n'est pas pastoral, mais qui vivent en symbiose avec les populations sédentaires auxquelles elles fournissent un certain nombre de services : Berland 1992.

37. C'est Shcheglov 1990, 155, qui a montré, à mon sens de manière convaincante, que les Scythes "ἀροτῆρες οἳ οὐκ ἐπὶ σιτήσι σπεύρουσι [τὸν] σῖτον ἀλλ' ἐπὶ πρήσι" ne sèment pas le blé "pour le

l'*emporion* de Tanaïs, sur le Don, sont parfaitement plausibles : selon le Géographe (11.2.3), Tanaïs constitue un “*emporion* commun des nomades d’Asie et d’Europe et des gens qui remontent le Méotide depuis le Bosphore”, où les premiers vendent des esclaves, des peaux et tous les produits des nomades, en échange de quoi les seconds fournissent des vêtements, du vin et tous les produits de la vie civilisée. Polybe déjà énumérait les marchandises exportées depuis la mer Noire (4.38.4), dont le bétail et les esclaves. Cette complémentarité ne s’exerce pas seulement en territoire grec, mais aussi en territoire “barbare”, à en juger par l’existence à partir de la 2<sup>e</sup> moitié du IV<sup>e</sup> s. a. C. d’un quartier grec<sup>38</sup> sur le site même d’Elizavetovka, placé à l’intersection de trois cultures locales différentes (scythe, sarmate et méote) et qui précède clairement Tanaïs dans sa fonction *emporique*.

Une telle complémentarité n’exclut pas l’existence de pressions fiscales, donc d’un contrôle par le paiement de taxes. La plus ancienne inscription mentionnant le phénomène date des environs de 400 a.C. C’est une lettre écrite sur un *ostrakon* et trouvée à Kerkinitis, en Crimée : il y est question des “taxes (τέλη) payées aux Scythes” (annexe 4). On peut s’interroger sur la nature de ces taxes, puisque rien n’est dit de l’endroit où elles sont versées : il peut s’agir bien sûr de taxes dues sur place, mais il n’est pas interdit de songer à des droits de passage payés à l’intérieur du pays, les Scythes étant susceptibles de contrôler les voies fluviales et terrestres. Cette situation rappellerait celle de la Thrace où une remarquable inscription<sup>39</sup> évoque le paiement de taxes au roi Kotys I dans la première moitié du IV<sup>e</sup> s. par les marchands grecs (ici en fait l’exemption) pour le transport routier des marchandises (τέλεα κατὰ τὰς ὁδοῦς). Le sens de “taxes” sur des marchandises est d’autant plus probable pour Kerkinitis que le document évoque l’importation de *tarichos* (poisson salé) dont l’auteur de la lettre souhaite avoir l’exclusivité.

Tout oriente donc vers une interprétation commerciale de ces taxes, plutôt que comme le signe de l’existence d’un protectorat exercé par les Scythes par le prélèvement d’un tribut : c’est pourtant cette hypothèse qu’admet Ju. G. Vinogradov, dans le même ordre d’idées que le supposé protectorat scythe sur Olbia au V<sup>e</sup> s., dont

vendre” (selon la traduction traditionnelle de l’expression ἐπιπρήσι), mais pour le brûler, ce qui constitue aux yeux d’Hérodote une notation ethnographique digne d’intérêt. Tous les indices archéologiques et paléobotaniques concourent par ailleurs, selon l’auteur, à remettre totalement en question “l’existence d’un commerce de blé gréco-scythe régulier et massif au VII<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. avant notre ère, de même qu’à la période tardive”.

38. Marchenko *et al.* 2000, 248-261. Cf. le compte-rendu de Bresson 2002, 488-496.

39. Le document, publié en 1994 (Velkov & Domaradzka 1994), a fait l’objet depuis cette date de nombreux commentaires : on signalera, entre autres, Chankowski & Domaradzka 1999, Tsetschlhadze 2000 et Archibald 2000-2001.

témoignerait cette fois la frappe de monnaies au nom d'Eminakos entre 460 et 430 a.C. Ces monnaies présentent au droit Héraclès bandant son arc un genou en terre, avec la légende EMINAKO. Selon l'hypothèse de Vinogradov, reprise par L. Dubois, le personnage serait un dynaste scythe, "représentant local du roi Octamasadès"<sup>40</sup> et l'image d'Héraclès renverrait à l'origine mythique de l'*ethnos*. Outre le caractère hypothétique de l'identification prosopographique, il n'est pas nécessaire d'imaginer un "protectorat" formel pour expliquer la frappe de telles monnaies<sup>41</sup>. Encore une fois, la situation est semblable en Thrace où les souverains Amadokos et Térés, prédécesseurs de Kotys, faisaient frapper leurs propres monnaies à Maronée<sup>42</sup> : or les Maronitains semblent par ailleurs les grands bénéficiaires de l'inscription de Pistiros, aussi bien par l'exemption des taxes que par la remise des dettes. Les formes d'interaction économiques entre royaumes indigènes, nomades ou non, et cités grecques sont donc plus complexes qu'il n'y paraît au premier abord.

Pourtant, l'interaction entre nomades et Grecs n'est pas toujours aussi pacifique et la porosité des territoires se révèle souvent néfaste aux sédentaires. Dès l'époque classique, les mouvements des Scythes, à défaut d'expliquer l'abandon d'un grand nombre d'établissements ruraux dans le premier tiers du V<sup>e</sup> s.<sup>43</sup>, durent stimuler la construction du rempart d'Olbia. De manière générale, les cités du Pont nord se sentent perpétuellement menacées dans leur intégrité, comme en témoignent en particulier les inscriptions hellénistiques, une époque où la Scythie est autre, mais n'en demeure pas moins une entité menaçante. Déjà, dans le texte du serment des Chersonésitains<sup>44</sup>, au tournant des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s. a.C., ceux-ci jurent non seulement de ne pas renverser la démocratie, mais aussi et surtout de ne pas livrer la ville ou les agglomérations fortifiées de la *chôra* (Kerkinitis et Kalos Limèn) à l'ennemi, qu'il soit Grec ou barbare. La menace que font peser sur les cités les populations locales du fait même de leurs mouvements dans la *chôra* ou aux marges de celle-ci a été évoquée à propos des ethnonymes utilisés dans les inscriptions. La violence des conflits se lit plus tard dans les attaques brutales menées contre Chersonèse par Palakos, fils de Skilouros

40. *Ibid.*, 11.

41. Reste à comprendre pourquoi un roi scythe avait besoin de frapper monnaie, alors même que les échanges monétaires avec les cités grecques (même Olbia) sont très réduits, si l'on en juge par le très petit nombre de pièces trouvées sur le site de Kamenskoe : cf. Gavriljuk 1999, 280 (35 monnaies grecques à Kamenskoe dont 19 d'Olbia, 9 de Panticapée et 2 de Chersonèse).

42. Velkov & Domaradzka 1994, 11-12.

43. L'hypothèse d'une migration scythe expliquant l'abandon de ces établissements n'est plus retenue aujourd'hui, à cause de l'absence de traces de "destructions violentes ou d'incendies" : cf. Kryzhic'kij & Bujskikh 1999, 274, n. 4.

44. *IOSPE I*<sup>2</sup>, 401 : pour la date, cf. en dernier lieu Stolba 2005.

et roi des Scythes de Crimée, qui ont entraîné à la fin du II<sup>e</sup> s. a.C. l'intervention de Diophantos stratège de Mithridate VI<sup>45</sup> (annexe 5).

Au-delà du conflit armé, qui n'a rien de très spécifique, l'une des modalités du contrôle, bien documentée pour l'époque hellénistique, réside dans le versement d'un tribut (et non plus de taxes) par les cités aux rois de la *chôra*. On se souvient du cas de Skylès qui, chez Hérodote (4.78), se rend dans la "cité des Borysthénites" pour une raison qui pourrait être la perception d'un tel tribut, même si cela reste pure hypothèse. Cette pratique est, en tout cas, très clairement attestée pour la même Olbia, dans deux inscriptions du III<sup>e</sup> s. a.C. finissant<sup>46</sup>, dont le décret en l'honneur de Protogénès (annexe 3) : le tribut est versé sous la forme de *doréa* (cadeaux), euphémisme parfaitement attendu dans le langage diplomatique. Autre terme plus édulcoré encore, celui de *thérapeia*, qui désigne l'action par laquelle la cité se concilie non seulement le roi, mais aussi les *skèptouchoi* locaux (roitelets dépendants). La fréquence des versements était probablement aussi peu prévisible que les assauts du roi ; et le montant total des "cadeaux" s'élève, dans le décret pour Protogénès, à 3 200 statères d'or<sup>47</sup>, si l'on dissocie les versements mentionnés, et ce sans compter les frais d'ambassade au roi (300 statères). À cette pression financière considérable s'ajoute un autre enjeu, le contrôle exercé sur les populations indigènes sédentarisées : c'est ainsi qu'Olbia perd 1 500 de ses *oikétai* et de ses Mixhellènes, dépendants ruraux alliés à elle lors du précédent conflit. On constate ainsi que, dans le cas d'Olbia et de Chersonèse, ce sont les populations mobiles, en l'occurrence les rois indigènes de la *chôra* qui exercent un contrôle sur les Grecs, même si c'est en échange d'une protection contre plus barbare qu'eux, ce qui n'est pas toujours évident.

La situation semble singulièrement différente dans le cas du Bosphore cimmérien, État complexe empruntant de manière concomitante sur le plan politique aux cités grecques et aux royaumes barbares. Quelle que soit la nature de cet État, il apparaît comme nettement plus résistant que les deux cités précédentes : vers 310 a.C., à la mort du roi Pairisadès I, comme le rapporte Diodore (20.22), ses fils rivaux enrôlent des barbares dans leurs armées respectives, dont au moins 20 000 Scythes pour Satyros, parmi lesquels (ou en plus desquels ?) 10 000 cavaliers. Son frère Eumélos enrôle 42 000 Siraces sous le contrôle du roi Aripharnès. De même, la titulature de ses rois<sup>48</sup> montre leur progression territoriale qui absorbe progressivement

45. IOSPE I<sup>2</sup>, 352.

46. IOSPE I<sup>2</sup> 30 et 32.

47. Selon les calculs de Migeotte 1984, 140 et n. 433.

48. La conquête se lit ainsi dans la titulature de Leukôn qui se dit désormais non seulement "archonte du Bosphore et de Théodosia", mais aussi "roi des Sindes, des Torètes, des Dandariens et des Pesses" : CIRB 6 et 6a (Panticapée) et 1037 (Hermonassa). Cf. Müller 2006, 157.

les divers *ethnè*, à l'exception notoire malgré tout des Scythes. Enfin, à l'époque de la Scythie de Crimée, dans la deuxième moitié du II<sup>e</sup> s. a.C., même si tout s'achève par l'incorporation au royaume du Pont, le Bosphore a su mener un temps une politique d'alliances qui se manifeste par le mariage d'une princesse scythe, Sénamotis<sup>49</sup>, à un notable bosporan.

J'en viens maintenant à ma conclusion. Comment en définitive répondre aux questions posées par les organisateurs de ce colloque, en particulier sur la méthode et les moyens que nous avons d'approcher le phénomène du nomadisme et son interaction avec les populations sédentaires ? L'argumentaire proposé était, sur le plan historiographique, très marqué par le questionnement ethnologique et anthropologique relatif aux sociétés nomades contemporaines. Je crois que là réside une des clés de la compréhension du phénomène et surtout de la construction de modèles d'interprétation, en particulier sur les deux points qui concernent cette sous-section du colloque :

– d'abord sur la définition du nomadisme, à la fois en termes de degré (nomadisme/sédentarité) et de typologie (nomadisme pastoral ou autres formes de nomadisme, voire de mobilité). Les modèles ethnologiques nous permettent d'appréhender une diversité de formes, perceptible dans les sources antiques, qui montre que l'on ne peut pas réduire le nomadisme au nomadisme pastoral, même si la dichotomie pasteurs/agriculteurs est une construction profondément grecque qui traverse toute la littérature d'Hésiode à Strabon. Si l'on se contente d'une telle définition, on se prive de toute une série de sources qui évoque la mobilité des tribus marginales, mais pas le pastoralisme.

– ensuite, sur la question du contrôle. La problématique posée, celle du contrôle des nomades par les sédentaires, qui vient là encore de conceptions contemporaines sur la fragilité des sociétés nomades, ne me paraît faire que la moitié du chemin. Les sources dont nous disposons, dans le cas précis des cités grecques du Nord de la mer Noire, montrent de manière indubitable que le contrôle s'effectue d'abord dans l'autre sens, les nomades contrôlant les sédentaires par divers biais (domination militaire, tribut, taxes, incorporation territoriale etc.), sauf si les États sédentaires disposent de l'avantage militaire, ce qui est le cas du royaume du Bosphore et du royaume du Pont. Là encore, ce sont des choses bien connues des ethnologues qui proposent des schémas où toutes les modalités possibles de contrôle sont envisagées :

49. Sénamotis, épouse d'Hérakleidès et fille du roi Skilouros, consacre un autel à Artémis (?) Dithagoia, comme en témoigne la dédicace SEG 37, 674 (ed. pr. Vinogradov 1987). On pourrait également invoquer la présence à la cour du célèbre Saumakos, élevé par le roi du Bosphore Pairisadès V et auteur de la révolte contre ce dernier (IOSPE I<sup>2</sup>, 352 : décret pour Diophantos).

je pense notamment à l'ouvrage de Khazanov<sup>50</sup> où l'interaction entre nomades et sédentaires est déjà pensée en termes de contrôle, mais de manière bilatérale. Si l'on adopte le point de vue des cités grecques, la question du contrôle des nomades s'insère dans une problématique beaucoup plus vaste, celle du contrôle plus ou moins réussi exercé sur les populations locales en général, que leur mobilité même rend menaçantes, en-dehors d'un nomadisme "socio-économique" et là, finalement, tout est affaire de négociation.

50. Khazanov 1984, 212-227.

## ANNEXES

1 – **Hérodote** et les nomades scythes (4.46-47) : “Des gens en effet qui n’ont ni villes ni murailles construites, mais qui sont tous des porte-maison et des archers à cheval, qui ne vivent pas du labourage, mais de leur bétail, qui ont leurs habitations sur des chariots, comment ces gens-là ne seraient-ils pas à l’abri des combats et impossibles à joindre ? S’ils ont imaginé ce genre de vie, c’est que leur territoire s’y prête et que les fleuves les y aident ; car ce territoire, qui est une plaine, abonde en pâturages et en eau, et des fleuves le sillonnent en presque aussi grand nombre que les canaux de l’Égypte” (Trad. CUF).

2 – **Hérodote** et le passage du Bosphore cimmérien (4.28) : “La mer gèle et le Bosphore cimmérien en entier, de sorte que les Scythes établis en-dehors du fossé passent en masse sur la glace et y conduisent leurs chariots pour aller dans le pays des Sindiens” (Trad. CUF).

3 – **Olbia** : décret en l’honneur de Protogénès, 220/210 a.C. (IOSPE I<sup>2</sup>, 32 ; Migeotte 1984, n° 44 [extraits seulement]).

Face A :

L. 9-13 : “Tout d’abord quand le roi Saitapharnès est venu à Kankytos et réclamait les cadeaux de son passage, alors que le trésor public était épuisé, appelé par le peuple, il a donné 400 statères d’or”.

L. 33-44 : “et sous la même prêtrise, comme les Saïoi étaient venus pour recevoir les cadeaux, le peuple étant dans l’incapacité de les leur donner et ayant demandé à Protogénès son aide dans ces circonstances difficiles, il s’est présenté et a promis 400 statères ; choisi comme membre du collège des Neuf, il a fait, sur garantie des revenus à venir, une avance de pas moins de 1500 statères d’or, grâce auxquels de nombreux roitelets (skèptouchoi) ont été traités en temps opportun et beaucoup de cadeaux ont été avantageusement procurés au roi (Saitapharnès)” (l. 38-44 : trad. L. Migeotte).

L. 45-58 : “l’ambassade au roi (exactement : au palais) ayant fait l’objet d’une adjudication selon le décret, dans lequel il était stipulé que les acheteurs recevraient de la cité 300 statères (suit le détail des incapacités financières de celle-ci)..., Protogénès constatant les importants dangers qu’allait courir la cité, se présenta spontanément devant l’assemblée et donna les 300 statères”.

L. 82-93 : “quand le roi Saitapharnès vint de l’autre côté de la rivière pour être traité (ἐπὶ θεραπείαν), les magistrats convoquèrent l’assemblée et firent un rapport sur la présence du roi et sur l’absence de revenus de la cité, Protogénès se présenta et donna 900 statères d’or ; puis, les ambassadeurs, Protogénès et Aristokratès, ayant reçu l’argent et rencontré le roi, celui-ci prit les cadeaux, mais entra en rage et fit lever le camp à son armée (la suite est très fragmentaire)...”.

Face B :

L. 1-31 : “Et aussi, la plus grande partie de la cité le long de la rivière n’étant pas fortifiée, pas plus que toute la partie près du port et près de l’ancien marché au poisson jusqu’au héros Sôsius, alors que les déserteurs rapportaient que les Galates et les Skiroi avaient conclu une alliance, qu’une large force avait été rassemblée et

viendrait durant l'hiver, et qu'en plus les Thisamates, les Scythes et les Saudarates voulaient s'emparer du fort, terrifiés eux aussi de la même manière par la cruauté des Galates, et à cause de cela beaucoup tombant dans le désespoir et se préparant à quitter la cité, et alors que de nombreuses autres pertes avaient en outre affecté la chōra, puisque avaient été perdus (ou massacrés ?) tous les oiketai et les Mixhellènes habitant la plaine le long de la berge, soit pas moins de 1500 personnes, alors qu'ils s'étaient battus à nos côtés dans la cité lors de la guerre précédente, et que de nombreux étrangers et un nombre conséquent de citoyens étaient partis (...), il promit spontanément de prendre à sa charge la construction des deux murs et d'avancer la totalité des frais de construction...".

4 — **Crimée**, lettre trouvée à Kerkinitis (ostrakon, vers 400 a.C. ; SEG 37, 665 ; Dubois 1996, 49, n. 3).

*"Apatourios à Néoménios. Convoie les poissons salés (tarichos) à la maison et (?) et que personne d'autre que moi n'en importe. Prends soin des bœufs et tâche de savoir quel est le montant des taxes (télè) versées aux Scythes".*

5 — **Chersonèse** : décret en l'honneur de Diophantos, stratège de Mithridate (IOSPE I<sup>2</sup>, 352 = Syll<sup>3</sup> 709. Vers 110 a.C.).

L. 2-14 : "... Attendu que Diophantos fils d'Asklépiodôros de Sinope (...), sollicité par lui (Mithridate), a accepté de mener la guerre contre les Scythes et est venu dans notre cité, où courageusement avec toute son armée il a effectué la traversée jusque de l'autre côté (de la baie ?) ; et, quand Palakos, le roi des Scythes, a lancé une attaque soudaine avec une troupe importante, il a pris les mesures nécessaires et fait changer d'avis ceux qui croyaient les Scythes invincibles (...); ayant soumis les Taures qui habitaient les environs et, sur le lieu, ayant créé par synoecisme une cité, il est parti en direction du Bosphore et, ayant en peu de temps accompli de nombreux hauts faits, il est revenu dans nos parages et, ayant recruté ceux des citoyens qui se trouvaient dans la fleur de l'âge, il s'est avancé jusqu'au milieu de la Scythie ; et les Scythes lui ayant livré les résidences royales de Chabaïoi et de Néapolis, il est arrivé que presque tous furent soumis au roi Mithradate Eupator".

## ABRÉVIATIONS

CIRB : V. V. Struve, *Corpus inscriptionum regni bosporani*, Moscou-Léningrad, 1965.

IOSPE I<sup>2</sup> : V. Latyshev, *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini graecae et latinae*, Saint-Pétersbourg, 2<sup>e</sup> éd., 1916.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alexeev, A. I., L. L. Barkova et L. K. Galanina, éd. (2001) : *Nomades des steppes. Les Scythes VII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.*, Paris.
- Archibald, Z. H. (2000-2001) : “The Odrysian River Port near Vetren, Bulgaria, and the Pistiros Inscription”, *Talanta*, 32-33, 253-275.
- Archibald, Z. H., J. K. Davies et V. Gabrielsen, éd. (2005) : *Making, Moving and Managing. The New World of Ancient Economies 323-31 BC*, Oxford.
- Berland, J. C. (1992) : “Territorial Activities among Peripatetic People in Pakistan”, in : Casimir & Rao 1992, 375-395.
- Bourgeot, A. (1986) : “L’herbe et le glaive : de l’itinérance à l’errance (la notion de territoire chez les Touaregs)”, in : Bourgeot & Guillaume 1986a, 145-162.
- Bourgeot, A. et H. Guillaume, éd. (1986a) : *Nomadisme : mobilité et flexibilité ?*, Paris.
- (1986b) : “Introduction”, in : Bourgeot & Guillaume 1986a, 5-23.
- Bresson, A. (2002) : “Quatre *emporia* antiques : Abul, La Picola, Elizavetovskoïe, Naucratis”, *REA*, 104, 475-505.
- Brunet, M., éd. (1999) : *Territoires des cités grecques*, *BCH Suppl* 34, 1999.
- Casimir, M. J. et A. Rao, éd. (1992) : *Mobility and Territoriality : Social and Spatial Boundaries among Foragers, Fishers, Pastoralists and Peripatetics*, Oxford.
- Chankowski, V. et L. Domaradzka (1999) : “Réédition de l’inscription de Pistiros et problèmes d’interprétation”, *BCH*, 123, 247-258.
- Chernenko, E. V., éd. (1994) : *Drevnosti Skifov*, Kiev [*Antiquités des Scythes*].
- Ciancaglino, Cl. A. (2001) : “Sciti, Iranici, nomadi : problemi di etnonimia in Strabone”, in : Traina 2001, 11-83.
- Corcella, A., M. Medaglia et A. Fraschetti, éd. (1993) : *Erodoto, Le storie, vol. IV, libro IV*, Fondazione L. Valla (sans lieu d’éd.).
- Cribb, R. (1991) : *Nomads in Archaeology*, Cambridge.
- Descat, R., éd. (2006) : *Approches de l’économie hellénistique. Entretiens d’archéologie et d’histoire 7*, Saint-Bertrand-de-Comminges.
- Domaradzki, M., éd. (2000) : *Pistiros et Thasos. Structures économiques dans la péninsule balkanique aux VII<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant J.-C.*, Opole.
- Dubois, L. (1996) : *Inscriptions grecques dialectales d’Olbia du Pont*, Genève.
- Gavriljuk, N. A. (1989) : *Domashnee proizvodstvo i byt stepnykh Skifov*, Kiev. [*La production domestique et le mode de vie des Scythes de la steppe*].
- (1994) : “Kamenskoe gorodishche i ego okrug” [Le site de Kamenskoe et ses environs], in : Chernenko 1994, 102-121.

- (1999) : *Istorija ekonomiki stepnoj Skifii VI-III vv. do n.é.*, Kiev. [Histoire économique de la Scythie des steppes aux VI<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. av. n.é.].
- Grammenos, D. V. et E. K. Petropoulos, éd. (2003) : *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, I et II, Thessalonique.
- Guljaev, V. I. (2005) : *Skify. Rascvet i padenie velikogo cartstva*, Moscou [Les Scythes. Épanouissement et chute d'un grand royaume].
- Hartog, Fr. (1980) : *Le miroir d'Hérodote*, Paris (2<sup>e</sup> éd. 2001).
- Ivanchik, A. (2004) : “Le royaume scythe et ses relations avec les cités grecques de la mer Noire au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.”, *Mediterraneo antico*, 7, 61-71.
- Jacenko, S. A. (2001) : *Znaki-tamgi iranojazychykh narodov drevnosti i rannego srednevekov'ja*, Moscou [Les signes-tamgas des peuples iranophones de l'Antiquité et du haut Moyen Âge].
- Khazanov, A. M. (1984) : *Nomads and the Outside World*, Cambridge.
- Kryzhic'kij, S. D. et S. B. Bujskikh (1999) : “La dynamique d'aménagement du territoire rural d'Olbia pontique”, in : Brunet 1999, 273-288.
- Lévy, Ed. (1980) : “Les origines du mirage scythe”, *Ktèma*, 5, 57-68.
- Lordkipanidze, O. et P. Lévêque, éd. (1990) : *Le Pont-Euxin vu par les Grecs, Colloque de Vani 1987*, Besançon.
- Marchenko, K. K. et Ju. A. Vinogradov (1989) : “The Scythian Period in the northern Black Sea Region (750-250 BC)”, *Antiquity*, 63, 803-813.
- Marchenko, K. K., V. G. Zhitnikov et V. P. Kopylov (2000) : *Elizavetovskoe gorodishche na Donu [Die Siedlung Elizavetovka am Don]*, coll. *Pontus Septentrionalis II, Tanais 2*, Moscou.
- Migeotte, L. (1984) : *L'emprunt public dans les cités grecques*, Québec - Paris.
- Müller, Chr. (2006) : “Le Bosphore cimmérien et sa région économique : territoire, structures et productions du IV<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècles av. n.é.”, in : Descat 2006, 147-193.
- (2007) : “Insaisissables Scythes : discours, territoire et ethnicité dans le Pont Nord”, *Identités ethniques dans le monde grec antique, Pallas*, 73, 141-154.
- Raev, B. A., éd. (1993) : *Skifija i Bospor*, Novocherkassk [La Scythie et le Bosphore].
- Rybakov, B. A. (1979) : *Gerodotova Skifija*, Moscou [La Scythie d'Hérodote].
- Shcheglov, A. N. (1990) : “Le commerce du blé dans le Pont septentrional”, in : Lordkipanidze & Lévêque 1990, 141-159.
- Stolba, V. F. (2005) : “The Oath of Chersonesos (*IosPe I<sup>2</sup> 401*) and the Chersonesean Economy in the Early Hellenistic Period”, in : Archibald et al. 2005, 298-321.
- Traina, G., éd. (2001) : *Studi sull'XI libro dei Geographika di Strabone*, Lecce.
- Trojno, F. P. et al., éd. (1990) : *Voprosy istorii i arkhologii Bospora*, Voronezh [Questions d'histoire et d'archéologie bosporanes].
- Tsetskhladze, G. R. (2000) : “Pistiros in the System of Pontic *Emporia* (Greek Trading and Craft Settlements in the Hinterland of the Northern and Eastern Black Sea and Elsewhere)”, in : Domaradzki 2000, 233-246.
- Vakhtina, M. Ju. (1984) : *Greko-varvarskie kontakty VII-VI vv. do n.é. po materialam stepnoj i lesostepnoj zon severo-zapadnogo Prichernomor'ja i Kryma. Avtoreferat k.i.n.*, Léningrad [Les contacts gréco-barbares aux VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. av. n.é. d'après les données des zones de la steppe et de la steppe boisée dans la mer Noire du nord-ouest et en Crimée, Résumé de thèse].
- (1990) : ““Skifskij put” v Prikuban'e i nekotorye drevnosti Kryma v épokhu arkhaiiki”, in : Trojno et al. 1990, 3-11 [La “route des Scythes” dans la région du Kuban' et quelques antiquités de Crimée à l'époque archaïque].

- (1993) : “Skifskoe pogrebenie u Cukurskogo limana na Tamani”, in : Raev 1993, 51-58 [Sépulture scythe près du liman de Cukur à Taman’].
- Vakhtina, M. Ju., Ju. A. Vinogradov et E. Ja. Rogov (1980) : “Ob odnom iz marshrutov voennykh pokhodov i sezonnykh migracij kochevykh Skifov”, *VDI*, 4, 155-161 [Sur l’un des parcours de campagnes militaires ou de migrations saisonnières des Scythes nomades].
- Velkov, V. et L. Domaradzka (1994) : “Kotys I [383/2-359] et l’*emporion* de Pistiros en Thrace”, *BCH*, 118, 1-15.
- Vinogradov, Ju. G. (1987) : “Votivnaja nadpis’ docheri carja Skilura iz Pantikapeja i problemy istorii Skifii i Bospora vo II v. do n.é.”, *VDI*, 1, 55-87 [Consécration de la fille du roi Skilouros trouvée à Panticapée et problèmes de l’histoire de la Scythie et du Bosphore au II<sup>e</sup> s. av. n. è.].
- Zaitsev, Y. P. (2001) : “Skilur and his Kingdom (New Discoveries and New Questions)”, *AncCiv*, 7, 239-271.
- Zolotarev, M. I. (2003) : “Chersonesus Tauricus”, in : Grammenos & Petropoulos 2003, 603-644.